

Ouvertures

Interview de Jean-Michel CARRÉ à propos de son film *Votre enfant m'intéresse*

LE CHEMINEMENT DU PROJET

J.-M.C. — *Votre enfant m'intéresse* s'inscrit dans un triptyque sur l'éducation commencé avec *L'Enfant prisonnier* (en 1975) qui (mal)traitait l'école traditionnelle. Cherchant un lieu de tournage, après avoir été foutu à la porte de quelques «écoles traditionnelles» on est tombé sur l'école de la rue Vitruve. Le scénario a été accepté d'emblée parce qu'il correspondait à la lutte que mènent ses enseignants dans l'Education Nationale.

Alertez les bébés, deuxième volet de ce triptyque a voulu répondre à l'accusation de simplisme voire de caricature reprochée au premier film. Il a donc offert un champ d'exploration plus ouvert où l'on a voulu montrer les relations entre école et famille, la psychologisation, le fichage des enfants. (On sait quel débat il a soulevé au sein même de l'I.C.E.M. Bien que comme le rappelle J.-M. Carré : «ce film faisant un constat était par là positif», ce constat a été reçu par nombre d'enseignants comme déprimant.) Le troisième film se voulait alors résolument tourné vers les pratiques diffé-

rentes de l'éducation. Et puis on s'est aperçu dans les débats (1 500 000 personnes l'ont vu) que les gens semblaient partir du principe que certaines choses étaient naturelles et qu'elles avaient toujours existé comme par exemple la fragilité de l'enfant, la famille nucléaire...

De cette idée reçue est née l'envie d'en savoir plus et d'aller fouiller du côté de l'histoire. En particulier : comment a évolué le statut de l'enfant, comment l'Ecole s'est-elle imposée, quel choix d'Ecole a été fait et pourquoi ? et aussi comment s'est formée la famille actuelle ?

UN SCÉNARIO MÉTICULEUX

Il n'a pas fallu moins d'un an et demi de travail sur le scénario au cours duquel nous avons découvert des choses étonnantes. Ce travail a été mené par un groupe de trois personnes (Patricia Gosciny, institutrice à Vitruve, Nicolas Sandré, médecin et J.-M. Carré) en relation avec un grand groupe comprenant enseignants, responsables d'associations, syndicalistes, etc.

Tous les textes et dialogues sont historiques.

On a choisi de lier ces données historiques aux problèmes actuels. D'où ce parallèle entre le passé et la pratique de Vitruve. Un an de tournage avec la participation de plusieurs classes de cette école.

LE PROBLÈME DU TRAVAIL

A plusieurs reprises on dit que l'enfant doit pouvoir travailler et non être considéré comme un assisté permanent. Alors qu'aujourd'hui on dénonce le scandale des 52 millions d'enfants au travail dans le monde, veux-tu préciser cette option mise en relief par le film ?

J.-M. Carré. — L'enfant exploité au dix-neuvième siècle, c'est une réalité, indiscutable. On est parti du dix-septième avec le village traditionnel et aussi la famille traditionnelle qui n'était pas seulement constituée de «père-mère-enfants» mais qui était une famille beaucoup plus large avec tous les oncles, cousins, ascendants. Ce qu'on a voulu montrer également c'est la solidarité villageoise. En effet, le mot «enfant» au niveau du peuple n'existait pas. Dès qu'un enfant savait parler, il était un individu à part entière. Il avait son travail à faire, il avait un rôle, il constituait un groupe social comme les femmes ou les hommes. Chacun participait aux travaux, à la vie quotidienne mais aussi aux fêtes. Un bon exemple est donné par le charivari.

A partir de cet individu pris à part entière on a voulu voir comment on en a fait quelqu'un d'à part et si c'était bon ou mauvais pour lui.

On arrive donc à la fin du XVIII^e siècle où on assiste à la création, par rapport au dépérissement de l'Etat, de la famille bourgeoise destinée à reprendre le pouvoir pour lutter contre ce dépérissement. On va donc utiliser l'enfant et en particulier le rapport mère-enfant par le biais de l'allaitement. D'où l'intervention des hygiénistes qui va se poursuivre par l'action des philanthropes au dix-neuvième. Certes, il y a des choses positives dans ces actions comme le recul de la mortalité mais ce que l'on constate c'est que l'enfant est mis à part. C'est vrai qu'il est aussi exploité mais comme l'est le peuple dans son ensemble. Pourtant, on s'aperçoit que ces enfants se défendent avec une force, une maturité étonnantes (voir le procès de 1841) qu'on ne trouve plus aujourd'hui. On se rend compte aussi que si la majorité des enfants ne sont pas scolarisés une grande partie d'entre eux savent lire et

écrire. C'est l'effet de l'enseignement mutuel qui se pratique à l'intérieur de la classe ouvrière et des corporations.

DES ENFANTS MURS, TROP MURS

Le problème du travail se pose donc en relation avec le problème de l'Ecole. L'Ecole mutuelle est un avantage pour l'industrie, car les enfants y apprennent vite mais ils ne sont pas «moralisés» donc dangereux pour le pouvoir. L'Etat bourgeois choisit donc de prolonger l'Ecole et opte pour l'«enseignement simultané» (des Frères).

(Réunion au Ministère en 1841 : «Messieurs, nous devons bien admettre que l'exemple de ces enfants est intolérable. Leur indépendance, leur autonomie, les fait échapper à l'autorité de leur maître et de leur père. Les enfants s'enseignent en dehors de tout contrôle, utilisant leur savoir à des fins dangereuses. Mais surtout, ils passent leurs heures de liberté dans ces lieux de perdition que sont les cabarets, sièges de réunion des perturbateurs de l'ordre social.»)

— Et Marx ?

J.-M.C. — Toujours sur le problème du travail, nous avons réactualisé le discours de Marx souvent occulté sur l'enfant au travail où il dit en substance qu'il faut lier éducation et production car «apprendre dans l'oisiveté c'est apprendre l'oisiveté». Evidemment, nous ne prôtons pas le retour de l'enfant à l'usine mais écarter l'enfant du monde de la production c'est en faire un irresponsable.

— Est-ce que la structure villageoise n'apparaît pas dans le film comme une nostalgie ?

J.-M.C. — Pas du tout. On a montré que si la solidarité collective existait au dix-septième il existait aussi la répression collective (voir le charivari). Aujourd'hui c'est l'individualisme forcené mais aussi l'enrichissement de l'individu.

Lier la solidarité collective et l'enrichissement de l'individu nous paraît le but à atteindre.

Est-ce que la façon de montrer les enfants au travail à Vitruve ne risque pas de faire sourire ?

— Non, parce qu'on s'aperçoit qu'ils arrivent à très bien s'en sortir avec des outils qui ne sont pas faits pour eux. Et si les parents sont inquiets parfois est-ce que ce n'est pas une manière de se défendre devant l'autonomie de l'enfant, justement parce que ces parents y perdraient une part de leur pouvoir. L'expérience de Vitruve qu'on ne veut pas «modélisante» montre qu'on peut rendre à l'enfant son pouvoir en lui donnant un maximum de responsabilités. D'ailleurs dans cette école ils ne participent pas seulement au processus de production habituel mais aussi dans la création et les arts en général.

— On a envie de dire que le film n'est pas fini. Alors est-ce qu'on s'arrête là ?

— Non, il y aura un quatrième film ; d'ailleurs, est-ce qu'on peut s'arrêter de faire des films sur ce sujet-là ? Nous montrerons prochainement des pratiques d'éducation différentes ; on a pris contact avec un certain nombre de groupes.

UN FILM POUR DIRE, POUR FAIRE

Le film de J.-M. Carré (ou plutôt du collectif «Grain de sable», le grain qui s'unira à des millions d'autres ou celui qui bloquera la machine ?) est un film ouvert sur des questionnements. S'il y a prise de position idéologique, il est un support justement aux débats multiples qui existent déjà et peuvent s'en enrichir. Comme le dit J.-M. Carré, pour terminer, «une société sans école c'est utopique actuellement comme est utopique la mort de la famille, mais on peut concevoir que l'Ecole soit un lieu éclaté un lieu de Vie, un lieu privilégié où l'enfant puisse reconquérir son autonomie et que parallèlement les familles se retrouvent dans une vie collective et solidaire».

Recueilli par Robert BOUDET

Contacts : Collectif Grain de Sable, 206 rue de Charenton, 75012 Paris.

Votre enfant m'intéresse

de J.-M. Carré (collectif Grain de Sable)

D'entrée le film plonge ses racines dans la fin du dix-septième, avec la structure villageoise soigneusement reconstituée. Par une série de montages parallèles à la fois didactiques et impertinents, on nous montre comment la transformation de cette structure villageoise en société pré-industrielle a fait éclater le groupe social ; le regroupement des prolétaires pour les besoins de la production a posé le besoin de leur éducation. Là où l'Histoire officielle dit «progrès» (école, hygiène, logements) le film nous dit «enfermement, récupération, perte d'autonomie». L'exemple de l'école de la rue Vitruve est une ouverture vers le retour à ce pouvoir perdu. Il est abondamment utilisé.

Le film est plein d'humour et remarquablement construit, avec sa dialectique passé-présent, ses images léchées, son souci de rigueur documentaire. Certes, il dérange, il interpelle, mais en ce sens il est ouvert même si la problématique choisie (l'enfant au travail) reste ambiguë.

Un film-brûlot, peut-être, mais on n'en finira pas de se brûler en parlant de l'éducation.

Robert BOUDET